



NICOLLE ROSEN  
**JE RÊVAIS  
D'AUTRE CHOSE**

ROMAN

*éditions*  
THIERRY MARCHAISSE

**JE RÊVAIS  
D'AUTRE CHOSE**



© 2014 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

[www.editions-marchaisse.fr](http://www.editions-marchaisse.fr)

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

NICOLLE ROSEN

**JE RÊVAIS  
D'AUTRE CHOSE**

ROMAN



*éditions*

THIERRY MARCHAISSE



## NINA

Je vois un rai de lumière sous la porte de la chambre. Je vais y frapper doucement. Léa m'ouvre, les yeux gonflés.

– Tu ne dors pas ?

– Comment veux-tu ? Cet endroit est hanté. Viens, Nina, entre.

Nous nous installons dans le lit étroit, épaule contre épaule, le dos calé contre l'oreiller. Je me retrouve trente ans plus tôt, lorsque, chassée de mon lit par un mauvais rêve, je venais me réfugier auprès de ma grande sœur. Elle me racontait une histoire, à voix basse, jusqu'à ce que je me rendorme, rassurée.

– J'ai beaucoup pensé à papa ces derniers temps, dit-elle soudain, les yeux dans le vague. C'est fou ce que c'est difficile. Je lui en veux pour un million de choses, et pourtant je ne peux m'empêcher de l'admirer.

Elle se tourne vers moi.

– Tu savais qu'il avait décidé de rejoindre le général de Gaulle à Londres ?

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai jamais entendu parler de cela. Tu en es sûre ?

– Absolument. J'y étais. C'était peu après notre arrivée à Vichy, en 40, fin juillet je crois, juste avant ta naissance. Nous vivions à l'hôtel et nous, les enfants, nous occupions une chambre à côté

de celle des parents. On entendait tout, surtout lorsqu'ils élevaient la voix. Et un soir, papa a dit qu'il allait partir, qu'il s'était occupé de tout pour nous et que maman n'avait rien à craindre.

– Et alors ?

– Eh bien, rien. Il n'est pas parti. Maman lui a fait un tel cirque, les grandes eaux, les reproches et tout le reste, qu'il a renoncé. Tu ne peux pas savoir comme j'ai regretté qu'il lui ait cédé. J'aurais été tellement fière de lui.

– Et Marthe, qu'est-ce qu'elle en dit ?

– Oh ! Marthe ! Elle ne veut rien savoir, comme d'habitude. Pour elle, c'étaient des paroles en l'air, rien de sérieux. Une lubie. L'idée que son père aurait pu songer à l'abandonner lui est insupportable.

– Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il n'en a jamais parlé, alors qu'il était si fier de raconter le passage en Suisse.

– Parce qu'en matière d'héroïsme, ce ne sont pas les intentions qui comptent. Et aussi parce que cela impliquait qu'il nous laisse tomber, justement. Qu'il laisse derrière lui trois enfants et une femme enceinte. Imagine les commentaires dans la famille ! Moi, j'aurais trouvé ça formidable, mais je crois bien que je suis la seule à penser ainsi.

J'essaie d'intégrer ce que je viens d'entendre, d'imaginer la scène dans la chambre d'hôtel. C'est impossible. Impossible de me représenter mes parents à cet âge, beaucoup plus jeunes que je ne le suis aujourd'hui. Impossible de voir mon père comme ce jeune homme tenté par la résistance, par l'héroïsme, par le sacrifice. Cela ne correspond à rien de ce que j'ai connu de lui.

Nous restons silencieuses un bon moment, plongées chacune dans nos pensées. Je finis par me lever. Je l'embrasse.

– Je suis contente que tu m'aies appris cela. Je suis d'accord avec toi. J'aurais bien aimé, moi aussi, qu'il ait eu le courage de partir. Essaie de dormir un peu.

Je retourne au salon, troublée. Qui était mon père ? Qu'y a-t-il de commun entre l'homme qui m'a abandonnée, toute petite, sans un mot, dans la maison de la sorcière, et celui qui, plus tard, voulait me retenir auprès de lui, m'empêcher de vivre ma vie ? Entre celui que j'ai méprisé, parce qu'il se ruinait au casino, et celui que je découvre aujourd'hui, qui rêvait d'être un héros ? Comment insérer cette nouvelle pièce dans le puzzle ? Un puzzle troué, composé d'éléments disparates, qui ne s'emboîtent pas les uns dans les autres, un puzzle impossible à compléter. Parce qu'il y a encore bien d'autres pièces que je ne sais où placer. Et notamment les souvenirs du père que j'aimais. Celui devant lequel je faisais la coquette.

Dès que j'avais un nouveau vêtement, j'allais le lui montrer et je lui demandais bizarrement, « Est-ce que tu me plais ? » Longtemps j'ai pensé, comme tout le monde, que c'était une erreur due à mon jeune âge, ou au fait que je venais seulement de réapprendre le français perdu pendant la guerre. J'ai compris un jour qu'il n'y avait là aucune erreur, aucune maladresse de ma part. C'était au contraire une question parfaitement ajustée à ce que je voulais savoir, après l'épreuve qu'il m'avait fait subir. Pouvais-je lui faire confiance ? Pouvait-il vraiment me plaire ? J'aimais que ça le fasse rire, sans savoir pourquoi il riait. J'aimais grimper sur ses genoux et humer l'odeur de sa pipe. J'aimais sentir la caresse de sa moustache sur ma joue lorsqu'il m'embrassait. Et puis je l'admirais. C'était le docteur Max Steinberg, il savait des tas de choses et ponctuait souvent ses propos de dictons latins, *mens sana in corpore sano*, *dura lex sed lex*. Même plus tard, c'est à lui que j'allais montrer mes bulletins en premier, et j'étais contente de le voir fier de moi. Il incarnait le savoir, le sérieux, et je voulais lui ressembler.

Ces souvenirs-là sont presque plus douloureux que les autres. Il m'est plus facile de lui en vouloir. De lui en vouloir surtout de ne pas avoir été le père que j'aurais aimé qu'il soit. Un père



capable de me comprendre, d'accepter ce que j'étais. Un père dont j'aurais pu être frère sans restriction, jusqu'au bout. Avec lequel j'aurais pu continuer d'avoir des relations affectueuses, même en prenant une autre voie que lui. Pour la première fois, je sens le regret de ce que j'ai manqué. De ce dialogue impossible, de ce silence de vingt ans, et même bien davantage si je compte toutes les années où nous vivions encore ensemble, mais où nous n'arrivions plus à nous entendre.

Léa a raison. C'est trop difficile. Je renonce. Depuis cet aller-retour à Mulhouse, il y a quelques semaines, pour le revoir, je n'ai pas arrêté de penser à lui, à nous. Je ne saurai jamais qui il était vraiment. Ni ce que j'étais pour lui. Ni même ce qu'il est pour moi. Je n'en peux plus.

Tout d'un coup, je réalise que j'étouffe dans cette pièce, au milieu des meubles de mon enfance. J'étouffe sous le poids du passé. Je tire les rideaux, j'ouvre une fenêtre et respire l'air de la nuit. J'ai fui ma famille parce qu'elle était trop lourde à porter. Je ne vais pas, maintenant, me laisser envahir par son histoire. Pas question non plus de me laisser accabler par la mienne. Ça fait trop longtemps que je travaille à m'en libérer. Je referme la fenêtre. Ma décision est prise. Demain, après l'enterrement, je reprendrai le premier train pour Paris. Je retournerai vers la vie, vers ma vie.

## MAX

À la sortie de l'école, je cherche Ludwig des yeux. Mon frère m'attend tous les jours près de la porte, et nous rentrons ensemble, ma main bien serrée dans la sienne. Aujourd'hui, il se tient un peu à l'écart, appuyé contre le mur, les yeux fixés sur le coin de la rue. Je cours vers lui.

– Ludwig! Ludwig! Je suis là!

Il me fait signe de la tête, sans bouger.

– Qu'est-ce qu'il y a?

Il pose son doigt sur ses lèvres.

– *Shah!* Tiens-toi tranquille, Max. On attend le paysan. Il doit passer dans quelques minutes, j'ai entendu son cheval.

Je m'adosse à côté de lui, essayant d'imiter sa pose nonchalante et son air dégagé. J'admire Ludwig. Mon frère a douze ans, je n'en ai que huit, et c'est de lui que j'apprends la vie. J'entends au loin le bruit des sabots sur les pavés et le crissement des roues de la charrette.

– Ne bouge pas. On attend qu'il soit passé. Fais comme si on ne s'intéressait pas à lui. Tiens, sors un livre de ton cartable.

J'obéis et fixe du regard une page ouverte au hasard, mais seul m'occupe le fracas du roulement qui se rapproche. Ça y est, il a tourné le coin de la rue et je ne peux m'empêcher de

lever les yeux sur l'attelage qui avance au pas. Le cheval pom-melé me paraît énorme, il tire une charrette remplie à ras bord de pommes de terre, et le paysan, son chapeau sur les yeux, un peu voûté, son fouet à la main, est complètement immobile. On dirait qu'il dort. Je sais que ce n'est pas vrai parce que, comme d'habitude, au moment où il passe devant nous, il tourne la tête et nous observe d'un œil soupçonneux. Je fais de nouveau semblant de m'absorber dans ma lecture, un peu tremblant. Mais le paysan reprend sa pose et poursuit son chemin sans s'arrêter, sans changer son allure.

Lorsqu'il nous a dépassés, Ludwig me fait signe de ranger le livre dans mon cartable, et me prend par la main.

– On y va. Doucement.

Mine de rien, nous suivons la charrette, l'air indifférent, sans nous presser. Je connais la manœuvre. Nous la répétons depuis des mois, mais chaque fois j'ai peur. Ludwig, lui, n'a peur de rien. Ça dure comme ça quelques minutes, jusqu'à ce que le paysan se retourne et nous voie.

Il agite son fouet dans notre direction et vocifère :

– Vous allez filer de là ! *Dreckjungen !*

Est-ce qu'il a dit *Dreckjungen* ou *Dreckjuden* ? Impossible de le savoir. Ça n'a pas d'importance. L'important est qu'il fait claquer avec fureur son fouet sur la croupe du cheval qui commence à trotter, de plus en plus vite. Et alors se produit ce que nous attendions. Les cahots de la charrette sur les pavés font bondir les pommes de terre, celles du dessus tombent et roulent sur la chaussée. Il y en a une bonne dizaine et nous n'avons pas de temps à perdre.

Nous nous précipitons, les fourrons dans nos poches, dans nos cartables, et détalons.

– *Schnell, schneller !* crie Ludwig, qui déjà me devance de ses longues jambes maigres.

Nous courons vers la maison, riant comme des fous. Nous

avons réussi. Le paysan n'est qu'un idiot et nous recommençons à la prochaine occasion.

En entrant dans la cuisine, nous trouvons notre mère, assise à la table, comme tous les jours, le bébé sur les genoux. Son ample robe grise forme comme un parapluie autour de la chaise, ses cheveux sont partagés par une raie droite et tirés en un chignon serré. Nous déballons fièrement notre butin. Nous savons très bien comment elle va réagir. Elle va froncer les sourcils, secouer la tête, faire *tss, tss* pour marquer sa désapprobation, mais ses yeux souriront. Nous sommes sûrs qu'elle est contente d'avoir des garçons aussi débrouillards, qui lui apportent de quoi épaissir la soupe du soir en ces temps de pénurie. Un jour, nous avons même ramassé un chou si énorme que nous avons dû nous mettre à deux pour le transporter.

Du menton, elle désigne le garde-manger où, vite, vite, nous dissimulons les pommes de terre. Il ne faut surtout pas que le père puisse deviner ce que nous avons fait. Nous serions sévèrement punis. Pour lui, il n'y a aucune différence entre enfreindre les lois de Dieu et celles du pays où nous vivons.

– Allez vous laver les mains, les garçons, et faites vos devoirs.

Nous nous installons à la longue table, les petites sœurs jouent à côté, dans leur chambre. Près de ma mère, je me sens protégé de tout. Je suis heureux.

Je sens qu'on me touche l'épaule. J'essaie de retenir le souvenir de la chaude atmosphère de la cuisine, la présence rassurante de Ludwig à mes côtés, le regard de ma mère, mais tout se désagrège et je me retrouve dans ma chambre. La chambre aux murs si blancs, si nus que parfois je me sens perdu dans un espace sans limites et me demande si je ne suis pas déjà mort. C'est le petit matin, l'infirmier de nuit termine sa garde. Aujourd'hui, c'est Christophe, un gentil garçon. Je l'ai déjà entendu, vers une heure, se glisser près de mon lit, changer ma perfusion, vérifier si

tout allait bien. Au début, je lui disais quelques mots au milieu de la nuit. Maintenant, je fais semblant de dormir. Je voudrais ne jamais émerger des rêves qui m'envahissent dès que je ferme les yeux. Des rêves qui affleurent, s'épanouissent, changent de forme et se renouvellent sans cesse, miraculeusement.

Je finis par bouger, par manifester que je suis réveillé.

— Ça va ? Pas de problèmes cette nuit ?

Je sens l'appareil à tension se resserrer autour de mon bras, puis se desserrer. Christophe énonce des chiffres que je n'écoute pas. Il a glissé le thermomètre sous mon aisselle, il le retire. Un nouveau chiffre. Peu importe lequel. Je ne résiste pas, bien sûr. Ce garçon fait son métier. Mais à quoi bon ? Seule la morphine est importante. La morphine qui éloigne la douleur, qui me permet de glisser dans un sommeil peuplé de songes.

— Ça y est, j'ai terminé, je vous laisse vous rendormir. Bonne journée.

— Bonne journée.

Il est six heures, la nuit s'éclaircit peu à peu en une aube grise. Dans une heure, ce sera le tour de l'équipe de jour. Et puis il y aura tout le reste. La fille de salle qui va négligemment promener son balai à franges sans trop s'attarder. La toilette, ce cérémonial obligé qui me semble complètement superflu. « Mais si mais si, dit l'aide-soignante, vous verrez, vous vous sentirez mieux après. » En fait, c'est rarement le cas. Le changement des draps, de la chemise, qui exigent des manipulations compliquées maintenant que je ne peux plus me mouvoir seul. L'apparition fugace d'un interne ou même, exceptionnellement, du chef de clinique. Ils entrent et ressortent aussitôt, le plus souvent sans avoir dit autre chose que « Bonjour, à plus tard », mais ils ne repassent jamais.

Il y a aussi le jour de la grande visite. Ah, la grande visite, quel spectacle ! Le passage du patron, entouré de ses subalternes rangés par ordre hiérarchique. Une caricature, celui-là ; si mani-

festement imbu de son importance que c'en est risible. Un gros costaud qui ne sourit jamais, qui ne dit rien, qui reste deux minutes, comme on expédie une corvée. Il effleure mon dossier d'un regard distrait, le referme, me pose une question dont il n'attend pas la réponse, murmure quelques mots à l'infirmière et s'en va. Que pourrait-il bien dire à un vieil homme en train de crever, fût-il lui-même médecin ? Un patient pour lequel on ne peut plus rien n'a aucun intérêt, j'en conviens. Mais il pourrait au moins plaisanter avec moi, de temps en temps. Un jour, je lui ai dit, « C'est une vie, ça ? », en désignant les tubulures qui sortent de mon corps. Il m'a regardé sans comprendre. Je lui ai alors raconté l'histoire du marieur, qui se termine sur ces mots, une de ces histoires juives à la fois drôles et déprimantes.

Un marieur a réussi à caser une fille dont le père, selon lui, serait mort depuis des années. Une fois le mariage conclu, on apprend qu'en réalité le père est bien vivant, mais en prison. Furieux, le jeune marié vient demander des explications au marieur et l'accuse de lui avoir menti. Il s'entend alors répondre dédaigneusement : « La prison, est-ce que c'est une vie, ça ? »

Le grand spécialiste semblait avoir toujours autant de mal à comprendre. Il a dit « Ah ? » Puis il est sorti. Ce médecin est un goy bien sûr, il n'y a pas plus goy que lui, il n'y a rien à en tirer. Il ne sait pas qu'il faut pouvoir plaisanter avec tout, même avec la maladie, même avec la mort.

Cette histoire avait bien fait rire le Dr Schmidt, et c'est ainsi qu'avait débuté notre amitié. C'était le chef de clinique du service où je subissais mes chimios. À l'époque où l'on pensait encore me sortir de là. Quatre jours de suite, tous les quinze jours. Entre-temps, je restais couché à la maison, lessivé, écœuré, écorché vif, et puis, au moment où je retrouvais quelques forces, je revenais faire mes quatre jours, à regarder le poison passer dans mes veines. Le Dr Schmidt avait l'air incroyablement jeune, et au début je n'avais pas trouvé cela très rassurant. Souvent, les

jeunes médecins sont des petits coqs prétentieux, d'une arrogance inversement proportionnelle à leur savoir et à leur expérience. Mais j'avais très vite senti que celui-ci n'était pas comme les autres. Dès le premier jour, il s'était arrêté au bord de mon lit, tout près – c'était déjà étonnant, en général ils se tiennent à bonne distance, comme s'ils avaient peur d'être contaminés –, il m'avait pris la main et questionné doucement. Pas comme un médecin, comme un être humain qui parle à un autre être humain. « Comment allez-vous, Docteur Steinberg ? Ce n'est pas trop pénible ? » J'avais trouvé cela gentil de sa part, et même un peu surprenant, parce que, dans ce service, il n'y avait que des gens comme moi, qui suivaient le même genre de traitement, et tout le monde sait que c'est un traitement pénible. Mais ce qui m'avait le plus touché, c'est qu'il avait bien prononcé mon nom, « Shtaynberg », en faisant entendre le « g » final. Cela m'agace qu'on dise « Stainbère », à la française. Chaque fois j'ai l'impression qu'on s'adresse à quelqu'un d'autre. Heureusement, ici, les gens ne font pas cette erreur. Ils savent ce que c'est, *Stein, Berg*. Une pierre, une montagne. Pas besoin de traduire.

Le Dr Schmidt est revenu chaque jour, à chacune de mes hospitalisations. La deuxième fois, il a commencé à passer le soir, avant de quitter l'hôpital. Sans sa blouse blanche, et avec son imper un peu miteux sur le bras, il faisait encore plus jeune. Le service était silencieux, personne n'entrait dans la chambre avant le premier passage de l'infirmière de nuit, nous avions du temps devant nous.

C'était un peu étrange, cette intimité qui, si vite, s'était créée entre ce jeune homme et moi. Il jetait son imper sur le fauteuil, s'asseyait au pied du lit et commençait à bavarder. Je lui posais des questions, il m'en posait d'autres. Nous avons très vite dépassé les banalités d'usage, le métier, la famille, les enfants. J'ai appris au passage qu'il avait trente-quatre ans, qu'il vivait seul parce que, disait-il, il n'avait pas encore trouvé le temps de se

marier. « C'est une question de temps ? » lui avais-je demandé, mais je n'ai pu lui soutirer qu'un demi-sourire.

J'ai vite compris qu'il s'intéressait à mes origines. Il avait vu sur mon dossier que j'étais né en Allemagne, et il avait deviné, à mon nom, que j'étais juif. Plus le temps passait, plus il approchait de la seule question qui à l'évidence lui importait : comment j'avais vécu la guerre et comment je m'en étais sorti. Mais il n'osait pas l'aborder de front et je ne faisais rien pour l'encourager. Je changeais de sujet dès qu'il s'avavançait trop dans cette direction, surpris qu'un garçon de cet âge soit si concerné par cette période. D'autant plus que lui n'était manifestement pas juif. Il me l'avait d'ailleurs confirmé en me demandant un jour si je connaissais la différence entre les Schmidt avec *dt* et les Schmitt avec *tt*. Je ne m'étais jamais posé la question. J'appris alors que les premiers étaient protestants et les autres catholiques.

– Alors vous êtes protestant, lui avais-je dit. Je suis bien content. Parmi les chrétiens, ce sont ceux que je préfère.

Ça l'avait fait rire.

– Mais si, je vous assure. Vous êtes plus raisonnables que les catholiques. Par exemple, vous avez éliminé des choses aussi bizarres que l'Immaculée Conception, ou le vin qui se transforme en sang. Je vous comprends, parce que, tout de même, ce n'est pas facile à avaler. Mais surtout, ce qui me plaît chez vous, c'est que vous avez le respect du Livre. Du texte écrit. Si vous aviez fait un effort supplémentaire, si par exemple vous aviez renoncé à croire en la divinité de Jésus, je n'aurais eu aucun problème à me faire protestant. Si, si, je vous assure.

Il riait toujours. Je ne lui ai pas dit, ce jour-là, que ma plus jeune fille, Nina, avait épousé un protestant, et j'avais vécu cela comme une trahison, pire, une offense personnelle, un coup de couteau dans le dos. Je l'avais reniée, lui avais coupé les vivres. Elle ne me l'a jamais pardonné et ne m'a plus adressé la parole. Et moi, de mon côté, il n'était pas question que je fasse le premier



pas. Pourtant, au fond, ce n'était pas si grave, et puis y avait-il tant de différence entre nous ? Après tout, elle avait défendu son indépendance exactement comme j'avais défendu la mienne vis-à-vis de mon propre père.

Mais ces choses-là, je n'en ai pas parlé au Dr Schmidt. Nous n'en étions pas à ce degré de confidences. J'avais surtout envie de le faire rire, de lui faire perdre son air tourmenté. Je lui ai raconté, jour après jour, toutes les histoires juives dont je me souvenais, rien que pour voir son visage se détendre, s'apaiser. Peut-être parce que je sentais en lui une faille, une souffrance dont il ne parlait pas, lui non plus. Qui était peut-être la raison pour laquelle il venait me voir tous les soirs. Un jour, pourtant, je lui ai posé la question. Il s'est levé, a pris son imperméable.

— Je vous le dirai peut-être un jour. Plus tard.

Je n'ai pas insisté. J'avais moi aussi mes secrets, et même si je me suis confié à lui comme je ne l'avais jamais fait avec personne, je n'étais pas prêt à les lui dévoiler. Je me contentais de jouir de sa présence, de son rire, qui me rappelait celui de mon frère.

Depuis quelque temps me reviennent surtout des souvenirs de Fürth. Je suis comme ces animaux en fin de vie, qui font une dernière fois le tour de leurs lieux. L'un après l'autre, c'est comme un rituel. En ce moment, mes rêves, et même mes rêveries, me ramènent sans cesse vers la première époque de mon enfance. Les pommes de terre, les choux que nous ramassions, tombés de la carriole du paysan. C'était pendant la guerre, la première bien sûr. À partir de 1916 surtout. Au moment où l'on commençait à manquer de tout. Les jeunes hommes étaient au front, on apprenait tous les jours que tel ou tel avait été tué. On parlait des tranchées, là-bas, en France, de l'autre côté de la frontière, et ce qu'on en disait était horrible. Mais cela n'avait pas plus de réalité que ce qu'on racontait dans les livres d'histoire, ou même dans les contes de fée. Chez nous, il ne se passait rien,

si ce n'est qu'il y avait la queue devant les commerces et que les étals étaient presque vides. « Il faut nous sacrifier pour nos glorieux soldats », disait-on. Cela non plus, ça ne rimait pas à grand-chose pour les enfants que nous étions. Dans notre entourage, rares étaient ceux qui étaient partis au front. Nous, nous étions des étrangers, et l'Allemagne ne nous jugeait pas dignes de la servir. « Tant mieux, disait notre mère. Je me demande pourquoi nos hommes iraient se faire tuer pour ces antisémites. » Le père n'était pas d'accord. Il aurait bien aimé participer, il se serait enfin senti accepté dans ce pays qu'il avait fait sien.

Le 1<sup>er</sup> août 1914, nous étions en vacances, il faisait très chaud et nous jouions dehors, Ludwig et moi, lorsque les cloches se sont mises à sonner. Des gens ont commencé à crier, « La guerre ! La guerre est déclarée ! » Nous nous sommes regardés et, aussi bizarre que cela puisse paraître, nous étions ravis. Il se passait enfin quelque chose d'intéressant, de nouveau, d'excitant dans nos vies monotones. Et puis cet événement qui se produisait le premier du mois m'avait semblé un signe. J'étais né un 1<sup>er</sup> novembre, et le premier jour de chaque mois était pour moi un jour important, comme un petit anniversaire. Le père pensait au début, comme tout le monde, que ce serait vite réglé, en quelques semaines, au maximum quelques mois, comme en 1870 ; que l'Allemagne vaincrait ses ennemis facilement, parce qu'elle ne pouvait qu'avoir raison, parce que le droit était de son côté. Mais la guerre s'était mise à traîner en longueur, elle était bientôt devenue interminable. On n'y comprenait plus rien et l'on commençait à se demander si tout cela ne finirait pas très mal. Et plus les gens étaient inquiets, plus ils regardaient les Juifs de travers. « Ça a toujours été le cas, disait notre mère, mais maintenant c'est pire. » On entendait dire que les Juifs étaient des traîtres, qu'ils faisaient passer des renseignements à leurs coreligionnaires des pays ennemis. Et même que tout était de leur faute.

C'était étrange, ce contraste, même pour des enfants. Il n'y avait pas plus patriote que le père. Il adorait l'Empereur, il vénérât aussi le roi de Bavière qui présidait à nos destinées, il était fier de vivre dans ce pays, même s'il n'était pas allemand. Parce que nous n'étions que des immigrés de l'Est, des Polaks, qui avaient été reçus très froidement, y compris par les Juifs de Fürth. Les *Jekes*, les bons Juifs allemands, implantés dans ce beau pays depuis des générations, regardaient avec mépris ces populations arriérées qui arrivaient en masse. Les hommes barbus, vêtus de longs manteaux noirs et coiffés de chapeaux à larges bords. Les femmes aux perruques minables, habillées comme des Bohémiennes, parlant fort dans les rues cette langue honteuse qu'était le yiddish. Leur façon bruyante de prier à la synagogue, les balancements, les chants, tout ce folklore choquait particulièrement les *Jekes*, eux qui tenaient avant tout à se fondre dans le paysage, à être considérés comme des gens convenables. À être des Allemands comme les autres.

Le père pourtant ne faisait rien de tel. En arrivant, il avait voulu s'intégrer, s'assimiler. Il avait coupé sa barbe, s'habillait normalement, ne parlait yiddish qu'à la maison ou avec d'autres Polonais. Parmi les quatre synagogues de la ville, il avait choisi de fréquenter celle des *Jekes*, et évitait le *Bikur Cholim* que les immigrés de Galicie et de Russie avaient fondé en 1905. À part Ludwig et Frieda qui avaient vu le jour à Lodz, les enfants étaient nés ici et ils étaient tous éduqués comme les Allemands, dans la même école. Ils parlaient l'allemand le plus pur. Mais à cause du *droit du sang*, une idée qui fait frémir quand on pense à ce qui s'est passé depuis, ils ne seraient jamais des Juifs allemands. Encore moins des Allemands tout court. « On a l'habitude, disait notre mère. Même à Lodz, nous n'étions pas considérés comme de vrais Polonais. Nous n'étions que des Juifs. Des sans-patrie. »

Cela n'empêchait pas le père de souhaiter ardemment la victoire de l'Allemagne. Et au fond rien ne pouvait le retenir de se

sentir chez lui. Ni le mépris des Juifs allemands, ni l'hostilité des goyim qui s'exprimait sans retenue dans cette petite bourgade. Fürth, tout près de Nuremberg, était depuis le XVII<sup>e</sup> siècle un centre religieux juif réputé. On l'appelait « la Jérusalem de la Bavière ». Dès le début du siècle, on avait vu y affluer en masse ceux qui, comme mes parents, avaient fui les pogroms. Le quartier juif, le *Judenhof* d'Unterfarrnbach, était maintenant si peuplé qu'il donnait aux gens de la région, des gens simples, des paysans incultes pour la plupart, à qui leurs curés serinaient depuis toujours que les Juifs avaient tué le Christ, un spectacle propre à attiser leur haine.

Même avant la guerre, on n'avait jamais cessé de porter contre eux les accusations les plus extravagantes. À Pâques, un petit crétin à la mâchoire carrée, Kurt Schnabel, qui rôdait souvent autour de nous à la sortie des classes pour chercher la bagarre, m'avait demandé si, cette année encore, on allait sacrifier un enfant chrétien pour l'occasion. Je lui avais répondu qu'il était cinglé et, comme il insistait, je lui avais mis un bon coup de poing sur le nez. Il s'était mis à saigner et était parti en courant. Ce fut un vrai scandale. Son père, un gros marchand de grain, était venu demander des comptes au mien qui m'avait flanqué une raclée. « Ça t'apprendra à te comporter comme eux, me disait-il à chaque coup de ceinturon. Tu dois te conduire comme un *Mensch*, pas comme une bête brute. » Ludwig, lui, m'avait félicité, et je m'étais senti très fier.

Pour le père, les temps étaient durs. Sa boutique marchait mal. En cette période de pénurie, on ne dépensait que pour le nécessaire. Ils étaient beaux pourtant, ses jouets en bois peints de couleurs vives. Des pantins, des marionnettes, des chevaux à bascule, des fermes avec des animaux aussi vrais que les vrais. J'adorais les regarder, les toucher, imaginer comment je pourrais m'amuser avec eux. Le père me surveillait du coin de l'œil. « Fais attention,

ne les abîme pas. Ils ne sont pas pour nous, il faut les vendre pour nous faire vivre. » Mais les ventes étaient devenues rares, quelques-unes avant Noël ou pour un anniversaire, et c'était loin de suffire. Il y avait à la maison sept enfants, toujours affamés. Qu'est-ce que j'ai pu avoir faim à cette époque ! Quand je rapportais les pommes de terre, je ne cessais de penser aux mets délicieux que notre mère pourrait confectionner. De la purée bien épaisse dans laquelle on sentirait le bon goût du beurre. Ou des *latkes*, oui, surtout des *latkes*, mon plat préféré. Je me régalaï d'avance de l'odeur délectable de l'oignon frit dans la graisse. Je la sens encore en y pensant. J'en aurais même presque envie, alors que j'ai oublié depuis longtemps ce que c'est que la faim. Mais la plupart du temps, nous ne trouvions dans nos assiettes qu'une grosse soupe, où aux pommes de terre se mêlaient les quelques légumes qu'on avait pu trouver alentour. Le beurre valait de l'or, la graisse d'oie était rare, et notre mère la conservait précieusement pour le soir du shabbat et les repas de fête.

Notre mère, ma mère... Il y a si longtemps que je n'ai pas pensé à elle que son visage m'échappe en partie. Elle était d'un naturel paisible, un peu lointaine, et son regard se voilait parfois de tristesse. Je savais pourquoi. Je l'entendais souvent dire au père combien elle regrettait Lodz où, comme lui, elle était née et où ils s'étaient rencontrés. Ils parlaient à mi-voix. Elle pleurait. Je détestais l'entendre pleurer. Je me disais que c'était à cause du père. Ce n'était pas tout à fait faux. C'était lui qui l'avait entraînée ici. En Allemagne.

— On était tous pareils là-bas, répétait-elle. Les Allemands, les Polonais, les Juifs. On était tous pauvres. On ne nous regardait pas de travers quand on parlait yiddish dans la rue.

Le père soupirait.

— Tu sais bien qu'on ne pouvait pas rester. On vivait dans une misère noire, il y avait eu cette révolution, et tous ces troubles dans la ville. Et puis les pogroms ! Tu te souviens de la terreur

Les pages suivantes ne sont pas consultables

© 2014 Les Editions Thierry Marchaisse. Tous droits réservés.